

Raison, folie, chacun son mot Petit cours de morale mis à la portée des vieux enfants

Pierre-Edmond Lémontey

Pierre-Edmond Lémontey (1762-1826) commence d'abord une carrière politique puis se consacre à l'histoire sous la Restauration. Avocat, Lyonnais, il devient député de la législative dont il fut le secrétaire puis le président. Il émigre après le 10 août et revient en France sous le Directoire. Il administre en 1795 le district de Lyon. Il tente une carrière littéraire, sans grand succès. Fouché le nomme censeur dramatique et rédacteur en chef de certains journaux. Napoléon le pensionne en 1808, caressant l'idée d'en faire son historien officiel. Lémontey évite habilement le piège. En 1815, il se consacre désormais à la discipline historique. Il publie un *Essai sur l'établissement monarchique de Louis XIV* (1818), ouvrage pionnier, et une *Histoire de la Régence* (1830) agréable. Lémontey travaille sur les sources et Camille Jullian, dans son anthologie des *Historiens français du XIX^e siècle* (Hachette, 1946) le qualifie de « précurseur ».

Sans tomber dans l'exagération, il est juste de saluer l'originalité de Lémontey. Il a notamment critiqué la parcellisation des tâches que l'industrie capitaliste naissante engendre. Son essai *Influence morale de la division du travail* a été publié en 1801 (2^e éd., 1801, 3^e éd. 1846) dans *Raison, folie, chacun son mot. Petit cours de morale mis à la portée des vieux enfants*¹. Pierre-Joseph Proudhon reprend son analyse dans son étude *De la création de l'ordre dans l'humanité* (1843, 2^e éd. 1849). Dans *Misère de la philosophie* (1847), Karl Marx salue l'apport de Lémontey, le situe près d'Adam Ferguson et Adam Smith. *De la division du travail social* d'Émile Durkheim (1893) ignore la contribution de Lémontey. Le *Traité de sociologie du travail* (1962) dirigé par Georges Friedmann et Pierre Naville, manifeste et somme de la discipline au meilleur des « trente glorieuses », ne le cite pas davantage. Pareil oubli du premier critique du « travail en miettes » mérite réparation.

René Mouriaux

1. Lémontey (Pierre-Edmond), « Influence morale de la division du travail » in *Raison, folie, chacun son mot. Petit cours de morale mis à la portée des vieux enfants*, Paris, Déterville, an X-1801, p. 154-180.

Influence morale de la division du travail, considérée sous le rapport de la conservation du Gouvernement et de la stabilité des institutions sociales¹

Pourquoi Fontenelle, tenant toutes les vérités dans sa main, se fût-il bien gardé de rouvrir ? C'est que Fontenelle eût craint de passer pour un visionnaire. Toute vérité nouvelle ressemble à un ambassadeur chez des peuples barbares, où il n'obtient créance qu'après un long circuit d'avaries, de négociations et de sacrifices. Si le premier qui observa deux forgerons se partager entre eux la fabrication d'un clou, eût prédit que le principe d'une action aussi simple serait un jour le régulateur des destinées de l'Europe commerçante, eût-il recueilli d'autre réponse que le sourire de la pitié ? Cependant la division du travail, qui multiplie les produits en diminuant la main-d'œuvre, a fait de si rapides progrès, qu'une telle prédiction ne paraîtrait aujourd'hui qu'une remarque vulgaire².

1. Ce morceau fait partie d'un ouvrage intitulé : *Des moyens conservateurs en politique*, dont je recueillais les matériaux tandis que le génie de la destruction couvrait la France de ruines. J'ai un peu imité le matelot, qui oublie dans le port les vœux qu'il faisait pendant la tempête. Je me suis moins hâté de parler de principes conservateurs, lorsque j'ai vu toute la nation y revenir d'elle-même. Les idées de stabilité ont présidé à la formation du nouveau gouvernement, et continuent de le protéger du sein d'un sénat qui unit le calme de la puissance à la force de l'opinion. Alors j'ai dû suspendre le rôle d'écrivain pour celui d'observateur, et mûrir mes propres idées en assistant à la plus belle expérience que le génie ait encore tentée dans l'art de gouverner. Quel homme n'en doit vivement espérer le succès ! Quel Français ne doit travailler à en fortifier les bases ! Car la durée seule consacre ces formidables nouveautés. Les faiseurs de *journalées* n'ont pas toujours de lendemain. Je ne connais qu'une grande et glorieuse *journalée* ; c'est celle dont les siècles adopteront l'ouvrage.

2. La division du travail est un raffinement de la séparation des métiers, et doit probablement son existence aux progrès d'une extrême civilisation. Elle consiste à distribuer un seul ouvrage en une foule de branches, qui deviennent autant de métiers séparés. Adam Smith en explique ainsi la théorie dans ses *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations* :

« Plus de développement dans les puissances productrices du travail, c'est-à-dire, plus d'adresse, d'activité et d'intelligence dans la manière dont partout aujourd'hui on l'applique et on le dirige, c'est là l'effet de la division du travail... Prenons pour exemple une manufacture dont l'objet paraît peu important, mais qui a mérité plus d'une fois qu'on en remarquât les détails avec une sorte d'admiration ; je veux dire la fabrication des épingles. Un ouvrier qui d'une part n'aura pas été élevé pour ce métier, dont la division du travail a fait un art séparé, et qui de l'autre n'aura aucune habitude des machines dont on y fait usage, et auxquelles probablement cette même division a donné naissance ; cet ouvrier peut-être, avec tous les efforts de son industrie, ne parviendra pas à faire en un jour une seule épingle, et sûrement il n'ira pas jusqu'à vingt. Mais de la manière dont ce travail est conduit aujourd'hui, non seulement l'art de l'épinglier est un métier particulier, mais cet art se distribue encore en différentes branches,

Il est dans la nature des choses que ces progrès s'accélérent tous les jours de plus en plus. La division du travail assure au premier qui l'emploi d'immenses avantages commerciaux ; mais, comme ils s'anéantissent au moment de l'imitation par d'autres peuples, elle est dans la nécessité de surpasser ses premiers efforts par un perfectionnement continu. De là ces prodiges dont en peu d'années elle nous a rendus témoins, cette émulation dont elle a enflammé tant de concurrents, cette admiration que lui ont vouée tous les écrivains calculateurs. Il me paraît hors de doute que la postérité la placera un jour à côté des grandes causes qui, telles que l'imprimerie et la découverte de l'Amérique, ont fortement agi sur le sort du monde.

Nous sera-t-il permis d'examiner quelle doit être l'influence morale d'un principe aussi énergique ? Les esprits accoutumés à compter plus qu'à sentir, et à ne voir le bonheur d'un peuple que dans l'inventaire de ses richesses, auront peine à comprendre l'utilité d'une pareille recherche. L'orgueil de soumettre tout au calcul a jeté dans les institutions une profonde sécheresse. L'homme n'a plus été considéré comme un but, mais comme un moyen ; et, le jour où il fut évalué en argent, toute morale administrative s'anéantit. La législation s'est corrompue à la même source et l'on ne peut porter la sonde dans les codes modernes sans être tenté, à chaque instant, de s'écrier comme Pygmalion : *Il n'y a point là d'âme ni de vie*. La méthode a ses droits qu'il faut lui garantir ;

dont chacune forme un métier séparé. Dix-huit opérations forment le grand art de faire une épingle. Dans quelques manufactures ces dix-huit opérations sont presque toutes exécutées par autant de mains différentes. Cependant j'ai vu une manufacture d'épingles qui n'employait que dix hommes, dont quelques-uns par conséquent s'occupaient de deux ou trois manipulations particulières. L'établissement était pauvre, et dès lors mal pourvu des machines nécessaires ; mais le zèle quelquefois suppléait à tout, et le travail commun donnait alors par jour douze livres d'épingles de moyenne grandeur. Or, la livre se formant de 4000 épingles, il s'en suit qu'il en sortait plus de 48000 par jour de la main de dix personnes, et que chacun de ces ouvriers, faisant la dixième portion du travail général, doit être considéré individuellement comme l'artisan de 4800 épingles par jour [...]. Dans tous les autres genres d'arts et de manufactures, les effets de la division du travail sont les mêmes [...] Ce grand accroissement dans la quantité de l'ouvrage, que, par une suite de la division du travail, un petit nombre de mains est en état de faire, est dû à trois circonstances différentes : d'abord, à une plus grande dextérité de l'ouvrier qui doit faire mieux et plus promptement une simple opération, qui est la seule occupation de sa vie ; ensuite, à l'épargne du temps que l'on perd ordinairement en passant d'un ouvrage à l'autre ; enfin, à l'invention d'un grand nombre de machines qui facilitent et abrègent le travail, et rendent un homme capable de l'ouvrage de plusieurs [...]. Ainsi la division du travail, en multipliant les productions de tous les arts dans une société bien ordonnée, enfante cette opulence universelle qui circule et se répand jusqu'aux dernières classes du peuple. »

On voit, en dernière analyse, que, par la division du travail, les opérations des arts se partagent en tant de fractions, que toutes sont exécutées avec promptitude et facilité, ou par des *machines-ouvrières*, ou par des hommes à qui, par analogie, conviendrait le nom d'*ouvriers-machines*.

En citant le livre célèbre d'Adam Smith, je ne dois pas taire que cet habile Écossais a beaucoup profité des travaux des économistes français, et que la route qu'il a parcourue d'une manière si distinguée lui avait été ouverte, en 1766, par un petit écrit très substantiel de Turgot, intitulé : *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*. Ce n'est pas la première fois que nous avons acheté sous étiquette anglaise les produits de nos propres fabriques.

mais l'homme d'état, qui n'y joindra pas la connaissance du cœur humain et la prévoyance du jeu des passions, restera en politique ce que sont dans les arts ces imitateurs glacés qui n'ont jamais représenté que la nature morte³. Aussi je verrais avec indulgence se répandre le goût des études métaphysiques. Ces exaltations fréquentes, ces rêves même, feraient un contre-poids au matérialisme économique qui nous presse de toutes parts, et pourraient quelques instants soustraire la nature humaine à l'empire des chiffres.

Dans le plan que j'ai formé de rechercher les *moyens conservateurs en politique*, j'examinerai ainsi l'effet moral de tous les points importants d'économie publique et de législation. Il s'agit maintenant de soumettre à cette épreuve le fameux principe qui, sous le nom de division du travail, change de nos jours le système industriel de l'Europe : question neuve et vaste, que je n'embrasserai que sous les rapports de conservation indiqués dans le titre de ce chapitre. En portant le premier mes pas sur ce sol inconnu, j'ai bien moins la prétention d'y tracer la route, que le désir d'y appeler des guides plus habiles⁴.

§ I^{er}

Influence de la division du travail sur les agents qu'elle emploie

Plus la division du travail sera parfaite, et l'application des machines étendue, plus l'intelligence de l'ouvrier se resserrera. Une minute, une seconde, consommeront tout son savoir ; et la minute, la seconde suivante, verront répéter la même chose. Tel homme est destiné à ne représenter toute sa vie qu'un levier ; tel autre une cheville, ou une manivelle. On voit bien que la nature humaine est de trop dans un pareil instrument, et que le mécanicien n'attend que le moment où son art perfectionné pourra y suppléer par un ressort.

Cependant l'intelligence ne saurait être une faculté oisive ; elle meurt de disette comme le corps ; elle est même soumise à des accidents, que nous ap-

3. J'indiquerai, comme un exemple de ce que l'étude du cœur humain ajoute aux connaissances positives, et de la supériorité qui en résulte dans les combinaisons politiques, deux ouvrages lus à l'institut national par le citoyen Talleyrand, l'un de ses membres. Le premier est un *Mémoire sur les relations commerciales des États-Unis avec l'Angleterre* ; le second, un *Essai sur les avantages à retirer de colonies nouvelles, dans les circonstances présentes*. Ils sont imprimés dans le second volume des *Mémoires de l'institut ; sciences morales et politiques*.

4. Je suis bien éloigné de croire que mon opinion soit à l'abri de la controverse ; et, en général, l'application de la morale aux grands intérêts sociaux en est fort susceptible. Cependant on risquerait de me juger avec trop de sévérité, si l'on perdait de vue que ce chapitre n'est qu'un fragment d'un ouvrage lié par un plan général ; que plusieurs propositions, qui sont ici simplement énoncées, auront ailleurs leurs développements et leurs preuves ; et qu'enfin la division du travail, dont je ne conteste aucun avantage, n'y est point traitée dans son ensemble, mais envisagée sous une seule face et dans un rapport très subordonné avec un intérêt d'une bien plus haute importance, la *conservation du gouvernement*. D'ailleurs, si quelques assertions paraissent au premier coup d'œil trop absolues, ou même exagérées, il faudrait peut-être ne l'imputer qu'à la nature des choses. La morale ne doit voir que le principe ; l'économie publique au contraire attend et pèse les résultats. Toutes deux ont raison, toutes deux sont conséquentes dans leur différente manière de procéder

pellérons des caprices tant que nous en ignorerons les causes premières. La simple monotonie, le retour continu du même son, du même geste, importunement d'abord, irritent un instant, et plongent ensuite dans le sommeil ou la torpeur. Le somnambulisme, les affections nerveuses et cataleptiques, les diverses asphixies de l'âme, sont probablement les suites d'un semblable désordre. Serait-il donc possible que la succession éternelle du même acte n'engourdit la pensée, et finit par la paralyser ? On couvre d'un bandeau les yeux de l'animal que l'on destine à parcourir une ligne circulaire. L'ouvrier-machine trouve une ressource équivalente dans la dégradation complète de ses facultés intellectuelles. Il en est qui perdent dans l'isolement presque jusqu'au souvenir du langage. L'être, dont l'économie des arts a réduit l'existence à un seul geste, paraît descendu à la classe équivoque de ces polypes où l'on n'aperçoit point de tête, et qui semblent ne vivre que par leurs bras.

Le sauvage, qui dispute sa vie aux éléments, et subsiste des produits de sa pêche ou de sa chasse, est un composé de force et de ruse, plein de sens et d'imagination. Le laboureur, que la variété des saisons, des sols, des cultures et des valeurs, force à des combinaisons renaissantes, reste un être pensant malgré ses routines et ses débris d'astrologie. Ces classes d'ouvriers, en qui l'emploi des forces musculaires se réunit à quelques notions de dessin, de calcul ou de chimie, formaient une espèce d'hommes très remarquable. Le trait le plus saillant de leur caractère était l'amour de l'indépendance, ce goût d'une vie errante qui promenait leur industrie dans les grandes villes de la France et de l'Europe. Ces longs voyages, ce mélange de bonne et de mauvaise fortune, leur donnaient une sorte de philosophie expérimentale, de fierté de sentimens et d'instruction sans lecture, qui rendaient leur conversation aussi piquante qu'originale. Les lois sur l'émigration, et la guerre qui a dévoré toute une génération, ont rompu avec violence ces mœurs singulières ; et l'on ne saurait peut-être plus s'en retracer quelque idée qu'en écoutant converser dans les tavernes de Genève les ouvriers de cette ville industrielle.

Si l'homme développe ainsi son entendement par l'exercice d'un travail compliqué, on doit s'attendre à un effet tout contraire sur l'agent d'un travail divisé. Le premier, qui porte dans ses bras *tout un métier*, sent sa force et son indépendance ; le second tient de la nature des machines, au milieu desquelles il vit : il ne saurait se dissimuler qu'il n'en est lui-même qu'un accessoire, et que, séparé d'elles, il n'a plus ni capacité, ni moyens d'existence. C'est un triste témoignage à se rendre que de n'avoir jamais levé qu'une soupape, ou de n'avoir jamais fait que la dix-huitième partie d'une épingle. Le sentiment de sa faiblesse sera donc le trait dominant de l'ouvrier-machine, et le rendra nécessairement timide et sédentaire.

L'absence de toute idée, l'inexpérience de toute combinaison, forment un état voisin de la stupidité. Mais l'âme la plus grossière conserve un sentiment

vague et reculé d'un besoin qu'elle n'a encore ni satisfait ni défini ; et si elle ne cherche pas l'erreur ou le merveilleux avec empressement, elle s'en abreuve au moins avec facilité, et peut-être avec une sorte de volupté brutale, comme elle-même. L'ouvrier-machine sera donc prodigieusement ignorant, crédule et superstitieux.

Comme son travail est d'une extrême simplicité, et qu'il peut y être remplacé par le premier venu ; comme lui-même ne saurait, sans un hasard inespéré, retrouver ailleurs la place qu'il aurait perdue, il reste vis-à-vis du maître de l'atelier dans une dépendance aussi absolue que, décourageante. Le prix de sa main-d'œuvre, regardé autant comme une grâce que comme un salaire, sera calculé par cette froide et dure économie qui est la base des établissemens manufacturiers. Nous trouverons donc par-tout l'ouvrier-machine pauvre, servile et sans émulation.

La nature ne laisse guère les disgrâces sans compensation. L'homme, tel que nous venons de le peindre, sera probablement docile, patient, facile à gouverner ; il aura sur-tout l'esprit de famille, et un attachement d'instinct pour le sol où il végète. Pour peu qu'il ait reçu une morale simple et un culte raisonnable, il formera naturellement le peuple le moins remuant de la Terre, et peut-être fera-t-il envier son obscure destinée.

Telle serait en effet la population dont nous parlons, s'il était possible de la soustraire aux impulsions étrangères ; mais l'état compliqué des sociétés européennes ne permet pas un pareil isolement, Elle sera donc plus exposée que toute autre aux séductions. Pour qui n'a point d'idée, toute idée est une nouveauté, tout comme l'ivresse est prompte dans celui qui n'avait jamais usé de liqueurs fortes. C'est au sein des troupeaux pacifiques que les vertiges font les plus grands ravages. Une foule de stupides se précipite, sous le plus vil des chefs, avec l'aveuglement de l'ignorance et l'impétuosité des impressions nouvelles. Les hommes de métiers, indépendants et voyageurs, seraient individuellement plus redoutables ; mais leur réunion les rend moins dangereux, Chacun d'eux est trop fier pour vouloir être le second dans une émeute ; il s'éloigne plutôt que d'obéir ; et c'est vraiment le cas ou il n'y a point de sédition, parce qu'il y a trop de séditeux. Dans tout parti, la difficulté est bien moins d'anéantir ses ennemis que de concilier ses amis, ainsi que nous l'apprennent deux observateurs dignes de foi : le cardinal de Retz, l'évangéliste des factieux ; et le lord Chesterfield, qui a bien voulu rendre aux courtisans le même service que Machiavel aux princes.

On aperçoit, en dernière analyse, que le principe de la division du travail fortifie en malignité l'influence déjà peu avantageuse que la vie manufacturière avait sur le caractère d'un peuple. On demeure convaincu que si ce fameux principe atteint le développement où la cupidité ne cessera de le pousser, il formera une race d'hommes lâche, dégradée, impuissante à rien entreprendre

pour la défense de la patrie, et voisine d'excès d'autant plus funestes qu'elle s'y jettera avec la sécurité de l'innocence, et la profonde incapacité de discerner l'absurde et l'injuste.

§ II

Influence de la division du travail sur les agents qu'elle réforme

La division du travail et l'emploi des machines qui en est la suite opèrent une prodigieuse diminution de main-d'œuvre, C'est en cela que réside leur avantage ; c'est à ce but que marchent, d'un pas infatigable, tous les spéculateurs. L'économie de deux bras rendus inutiles est célébrée comme un trait de génie, et souvent honorée d'un privilège. Toutes les fois que, dans un atelier, l'action sera parvenue à une telle simplicité qu'un chien puisse y remplacer un homme, soyez sûr que le chien deviendra un ouvrier, et l'homme un mendiant. Montesquieu, qui commence à rajeunir pour nous, avait aperçu cette vérité ; et peut-être en a-t-il outré les conséquences en improuvant jusqu'à la construction des moulins à eau.

Que deviendront ces bras innombrables que le talent d'un mécanicien aura désoccupés ? La construction des machines elles-mêmes en réclame une partie ; le développement que de plus grandes richesses donnent aux besoins du luxe en mettra vraisemblablement une autre en activité ; mais le plus grand nombre demeurera oisif. En vain se figurerait-on qu'une plus forte masse de produits, un commerce dominateur, une modicité de prix qu'aucune concurrence ne saurait atteindre, dussent couvrir toute une nation de jouissances, de travail et de bien-être ; cette théorie, si plausible en raisonnements, si brillante en promesses, est cruellement démentie par l'expérience.

L'homme ne compte pas comme la nature ; elle est prodigue, il est avare. L'une donne toujours en proportion des produits qu'elle recueille ; l'autre n'accorde rien qu'en raison du travail dont il a besoin : aussi la population ne se règle pas sur la richesse du sol, mais sur la difficulté de sa culture. Les vignobles sont plus peuplés que les terres à blé, et les terres à blé plus que les prairies. Il y a environ trente ans que les pommes de terre, l'emploi de l'algue marine, connue sous le nom de *klep*, et quelques améliorations importantes s'introduisirent en Écosse ; aussitôt le prix des fermes fut triplé, quadruplé, et un grand nombre d'habitants se vit forcé d'aller chercher en Amérique des forêts à défricher⁵. Quand l'abondance entra dans le pays, le peuple en fut chassé ; voilà l'homme ! Si l'agriculture, qu'on doit regarder comme la plus libérale des manufactures, et la plus féconde en ressources, offre des résultats

5. Ce fait, aussi vrai qu'humiliant, est rapporté par M. Baert, dans son *Tableau de la Grande-Bretagne*, ouvrage rempli d'observations faites avec autant d'impartialité que de pénétration, et où les Anglais eux-mêmes pourront apprendre à connaître leur pays. Ce livre vient d'acquitter la France de ce qu'elle devait au voyageur Arthur Young.

aussi durs, que faut-il attendre de celles qui ne reposent que sur les calculs de l'économie industrielle ?

Voyez l'Angleterre ; ses travaux sont immenses ; elle a couvert de ses colonies l'Amérique et l'Asie ; nulle part la débauche, le suicide et le gibet, ne font une plus grande consommation d'hommes ; enfin sa marine est un gouffre qui les aspire et les dévore sans relâche. Il semblerait que, dans un tel pays, la population dût être une richesse, et l'homme un objet rare et précieux ; cependant rien n'est plus faux. L'Angleterre est accablée de sa population ; qu'on en juge par le nombre de ses voleurs et de ses pauvres.

Le magistrat qui a écrit un excellent traité sur la police de Londres compte en Angleterre six mille établissemens de receleurs connus, et porte à 2 000 000 sterlings les vols qui se font annuellement dans Londres et les environs. On ne saurait évaluer à une moindre somme ceux qui se commettent dans le reste du royaume. D'un autre côté, Arthur Young estime 5 000 000 sterlings la taxe des pauvres et les charités volontaires : à quoi il faut joindre les établissemens fondés pour eux, et les propriétés qui leur sont affectées dans les paroisses. On s'écartera donc peu de la vérité, en assurant qu'en Angleterre l'opulence et le travail paient un tribut annuel de 300 000 000 livres de notre monnaie à la classe oisive et mal-faisante. Les contrées les plus indigentes de l'Europe sont loin de présenter une proportion de misère aussi hideuse.

Je ne prétends pas dire que, si jamais l'Angleterre n'avait économisé les bras par la division du travail, elle n'aurait ni voleurs ni mendiants ; mais je suis convaincu qu'elle en aurait beaucoup moins. Le concours de faits aussi singuliers atteste leur dépendance mutuelle ; c'est une erreur fatale de penser que les classes laborieuses puissent repomper sur-le-champ, dans leur sein, tous ceux que l'industrie simplifiée a laissés sans emploi. L'homme d'ailleurs se compose d'habitudes, de passions, de caprices ; résiste quelquefois à son propre intérêt, et presque toujours aux directions qu'il s'aperçoit que l'intérêt d'autrui veut lui donner. Il est notoire que c'est à Birmingham et à Manchester, les deux villes du monde, les plus riches en machines et les plus fécondes en produits, manufacturés, que se recrute volontairement presque toute l'armée anglaise ; mais combien de malheureux, déjà aigris par la misère, doivent préférer la vie militaire des habitudes plus molles et moins honnêtes !

Je citerai encore l'Angleterre, parce que c'est le pays où la division du travail a jusqu'à ce jour rendu plus sensible son influence générale. À côté de toutes les sources de prospérité, j'y vois se multiplier les sociétés de bienfaisance. La présence du remède n'est-elle pas un indice du mal ? Ce concours généreux qui honore la vertu anglaise n'atteste-t-il pas aussi quelque grande erreur nationale ? J'ai compulsé avec soin plusieurs rapports publiés par ces sociétés, et j'y ai lu l'aveu effrayant qu'en Angleterre un journalier qui a de la famille ne peut plus subsister de son travail ; vérité terrible qui place un pays

dans la situation la plus violente où puisse se trouver un corps politique avant la crise de sa destruction !

Il y a dans les choses humaines un certain enchaînement qui paraît toujours l'ouvrage d'une puissance inconnue. C'est lorsque le génie des manufactures travaille à réduire les bras de l'homme à la moindre action, que la chimie alimentaire de M. de Rumfort s'occupe, par réciprocité, à réduire son estomac à la moindre consommation. Puisse encore l'égoïsme, qui empoisonne tout, ne pas se prévaloir des découvertes d'un homme sensible pour abaisser les salaires et resserrer la main des bienfaiteurs ! L'indigent, trompé dans le premier besoin de la vie, serait encore malheureux par le second, et verrait sa postérité éternée expier les jeûnes paternels.

Invalidique patrum referant jejunia nati.

VIRG. Georg.

§ III

Influence de la division du travail sur le corps de la nation

L'effet inévitable de la division du travail, dans le sens que nous avons donné à ce mot, est de remplacer constamment le grand nombre des fabriques par l'immensité de quelques établissements. Les manufactures ordinaires ne peuvent plus atteindre ces colosses, que des procédés plus économiques mettent réellement hors de toute concurrence ; et ceux-ci, exigeant d'énormes avances, ne peuvent appartenir qu'à l'extrême richesse. Le mécanisme des entreprises par compagnie n'est favorable qu'à l'oisif capitaliste, et froisse encore plus la foule industrielle.

Ainsi la classe moyenne, la partie la plus estimable⁶ de toutes les nations, se voit déshéritée des spéculations premières et productives. Une nécessité implacable la repousse dans un trafic subalterne, sorte de cabotage qui ne se trouve plus en proportion avec les besoins du commerce et la commodité des consommateurs, école de mauvaise foi qui tourmente les produits de l'industrie sans jamais y rien ajouter. De ce seul déplacement doit naître, avec le temps, une monstrueuse inégalité dans la distribution des richesses, et, dans celle des lumières, une confusion choquante des nuances douces et graduées dont se forme l'harmonie sociale, une altération funeste dans le caractère moral et l'esprit public d'une nation.

6. Les Anglais expriment le même jugement par la comparaison d'un peuple avec tonneau de bière, *le dessus est de l'écume, le fond est de la lie, le milieu est excellent*. Il semble en effet que la première loi de la nature dans l'ordre moral ait été de placer entre les extrêmes la vérité aussi bien que la vertu. Défiez-vous des opinions, des phrases et des actions où cette loi est violée. Rappelez-vous cette époque du siècle dernier où l'esprit de parti, devenu naïf en devenant fort, s'écriait dans son impatience : Ô les gueux d'honnêtes gens ! ô les enragés de MODÉRÉS !

Supposez à ces diverses causes une action ancienne et invétérée, et voyez le spectacle que vous offrirait un peuple ainsi déformé. C'est là qu'un égoïsme mercantile envahirait le droit des gens et la morale privée, qu'un homme serait évalué par ce qu'il possède, que les vertus seraient tarifées dans l'opinion comme les crimes dans les codes barbares, que les impôts du peuple seraient aliénés à des marchands, que des guerres civiles se feraient par souscription, que des souverainetés éloignées seraient morcelées en coupons et vendues à la bourse, que la littérature marcherait à peine avant la livrée, que les beaux arts seraient reçus par vanité plus que par goût, et moins accueillis que payés ; que les sciences conserveraient un reste de crédit, non pour la sublimité des découvertes ou la grandeur des résultats, mais pour l'application immédiate à quelque métier : c'est là que le commerçant deviendrait, non pas l'objet, mais l'arbitre des honneurs, et que, par ce contre-sens politique, au lieu de rendre le commerce glorieux, c'est la gloire qu'on rendrait commerciale. Si votre imagination s'avisait de pousser jusqu'aux derniers termes cette déviation des principes, vous trouveriez à la fin une nation où toute la science se renfermerait dans vingt têtes, et tous les capitaux dans cent comptoirs ; où l'on ne rencontrerait au-dessous qu'ignorance et misère, vices et servitudes, levain de toutes les fermentations, matière de tous les embrasements.

Je viens de tracer, non pas ce qui existe, mais ce qui est possible, J'ai montré tout-à-coup le mal dans ses extrêmes, parce que la division du travail, cette tendance à *mécaniser* les hommes et à concentrer les capitaux, a dans elle-même un principe d'activité formidable qui l'approche sans relâche des derniers excès⁷. On ne saurait trop considérer qu'en politique les dissolvants les plus dangereux sont ceux qui pénètrent par des voies imperceptibles, et qu'il y a des prospérités trompeuses et un embonpoint précurseur de la maladie. Une nation n'a certainement pas les mêmes éléments qu'une banque, et tous les capitaux réunis ne fonderont jamais une compagnie d'assurance pour la vie politique des états. Quand une invasion s'opère, quand une crise intérieure s'allume, il n'est plus temps de dire aux voleurs : Soyez des hommes ; aux mendiants : Devenez des citoyens ; aux lâches indifférents : Ayez une patrie ; aux machines : Soyez des armes, et défendez-nous. Le secret pour n'être jamais dans le cas de forcer aucun de ses moyens est de savoir, dans les temps calmes, les employer tous avec égalité.

7. Est-ce par imitation, est-ce par l'effet simultané d'une cause générale, que dans nos temps modernes l'homme a soumis ses plus nobles facultés à la même division que les arts mécaniques ? Nous sommes frappés d'admiration en voyant parmi les anciens le même personnage être à la fois, dans un degré éminent, philosophe, poète, orateur, historien, prêtre, administrateur, général d'armée. Nos âmes s'épouvantent à l'aspect d'un si vaste domaine. Chacun plante sa haie et s'enferme dans son enclos. J'ignore si par cette découpe le champ s'agrandit, mais je sais bien que l'homme se rapetisse.

Les manufactures sont l'âme des nations modernes ; depuis plusieurs siècles, elles reçoivent beaucoup de transfuges de l'agriculture, et ne lui en rendent aucun. Le premier devoir d'un gouvernement est de les étendre par tous les encouragements d'honneur et d'intérêt qui sont en sa puissance ; car telle est maintenant la circulation de la richesse, que ce n'est plus que par les canaux du commerce que l'agriculture peut en recevoir le bienfait.

Mais malheur au gouvernement qui ne considérera dans les manufactures que le produit, et non pas le travail ! Un rêveur peut bien, dans ses calculs, traiter les hommes comme une valeur inerte ; mais les passions se jouent des calculs. Les hommes, pris en certaine masse, seront toujours ou la prospérité ou le fléau de leur pays. L'oisiveté, qui en physique ne présente que l'idée du repos, est un volcan furieux dans l'ordre politique. C'est en ce sens que le commerce, ou, sous lin autre nom, le travail, est le fondement des sociétés européennes, est le seul fil auquel tiennent encore la morale des peuples. Aussi ne suis-je pas éloigné de l'opinion que la seule richesse réelle est le travail, et que tout le reste n'en est que le signe ou l'abus.

Le travail sans produit cesserait à l'instant ; le produit sans travail serait le signal de l'anarchie et la dissolution du corps politique. Ces deux choses doivent donc être maintenues dans un certain équilibre. La mesure et l'utilité des produits ont des bornes : trop abondans et trop faciles, ils rejettent le travail ; trop modiques et trop pénibles, ils le découragent. Or, la division de la main-d'œuvre, tendant sans cesse à augmenter les produits en diminuant le travail, arrive nécessairement à un point où elle rompt l'équilibre entre ces deux éléments de la société ; elle ressemble beaucoup alors à une nature trop prodigue dans un siècle corrompu. Le travail, conservateur des vertus, s'endort, et le règne des *lazzaroni* commence.

Mais comment trouver ce point où le travail, trop divisé, s'atténue et périt de lui-même, où la somme des salaires ne représente plus la subsistance de la population sans propriété ? Il faut se défendre ici de principes trop austères, et composer avec les faiblesses d'un malade. L'Europe, devenue commerçante, a changé de préjugés et affaibli le ressort de sa vie intérieure. Je sais d'ailleurs tout ce qu'on doit accorder à la mollesse d'une nation qui vieillit : à la perfection des inventions humaines, à l'accumulation de trop grands capitaux ; enfin je ne puis nier que la division du travail ne soit une théorie grande et puissante, bonne en abstraction, et réunissant quelques avantages relatifs très importants. En jugeant d'après ces idées le terme où son influence devient dangereuse, il me paraît que la France ne l'a encore atteint dans aucune branche d'industrie, et que l'Angleterre a commencé à le dépasser dans quelques-unes.

À quels signes prévoir le moment où le travail, trop épargné, doit manquer à la population ? Comment préparer, pour ce moment, un autre emploi à l'industrie délaissée ? Si cette ressource manque ou ne suffit pas, par quels moyens

doux, indirects ou réglementaires, prévenir une trop grande disproportion entre la somme des produits et celle du travail, sans blesser la liberté ni l'intérêt individuel ? Dans ce cas, par quelles mesures et par quels sacrifices remédier à l'avantage momentané que d'autres nations, moins jalouses de leur sûreté, obtiendraient dans le commerce par un plus bas prix de leur fabrication ? Ces sacrifices, quels qu'ils soient, seront-ils jamais aussi onéreux que les vols, les aumônes, les répressions, et tous ces fruits si amers d'une oisiveté prétendue économique ? Telles sont les questions que l'homme d'état ne jugera pas indignes de son examen. Quoique leur solution tienne principalement à une grande variété de circonstances locales, elle peut néanmoins admettre quelques principes généraux ; ils seront, dans la suite, l'objet de nos méditations. Nous avons seulement voulu signaler ici l'influence de la division du travail, féconde et salutaire dans de justes bornes, terrible et destructive dans ses excès.

Il ne faut pas croire qu'un tel résultat doive refroidir l'émulation de ces arts créateurs, qui ajoutent sans cesse à la puissance de l'homme. La nature offre tant d'éléments à combiner, et tant de forces à diriger, que la carrière de la mécanique sera toujours sans limites. En regardant en arrière, cette science trouvera même des oublis à réparer. Une direction qu'elle paraît négliger, et qui devrait être son premier devoir, serait de remplacer dans les métiers une foule d'opérations dangereuses ou mal-saines qui cachent un écueil ou un poison. En général, depuis que la finance est aussi devenue une science, l'économie publique et particulière s'occupe beaucoup plus de l'argent que de la vie des hommes. On cherche par-tout des machines pour abrégé le travail, aucune pour conserver l'ouvrier, ou bien cette considération n'entre jamais dans les calculs que comme accessoire. Il faut prendre garde que la propriété, qui est bien la base de l'organisation sociale, n'introduise des théories dures et arides qui substituent par-tout l'esprit d'intérêt à l'esprit de fraternité, et consacrent en quelque sorte un égoïsme universel pire que la nécessité dans l'état sauvage.

J'ose prédire des jouissances pures et une gloire durable au manufacturier qui veillerait ainsi sur la vie des hommes aux dépens de quelques-uns de ses bénéfices annuels. La continuité d'un sacrifice donne à la bienfaisance un caractère grave et sublime que n'obtient pas toujours le plus brillant héroïsme. Quel homme n'est pas capable d'un mouvement généreux ! Les tyrans, les méchants, pleurent au théâtre ; et c'est peut-être un malheur, car ils se croient absous par cette sensibilité stérile et passagère. La nature aurait dû refuser le plaisir de l'attendrissement aux cœurs qui n'en sont pas constamment dignes ; et celui-là seul mérite le titre de bienfaisant, qui fait le bien avec persévérance.

